



RENCONTRE 6

25-28 JUILLET 2013

LIMITES... **et ÉDUICATIONS/FORMATIONS**

Seules les limites de nos esprits définissent certaines choses comme inconcevables

Marc Lévy, *Et si c'était vrai...*

Le bleu de la mer est sans limite

Santoka (1882-1940), *Zen, saké, haïku*

Témoignage de participants à la 5e Rencontre (8:52 min) : <http://www.youtube.com/watch?v=9CPoFbGAL9k>

Documents de travail

La liste complète des documents de travail du CREA est disponible* sous la référence **LDC** ou à <http://www.education-authentique.org/index.php?page=les-documents-complementaires>

Proposition de programme **indicatif**

<i>Jeu 25 juillet 2013</i>	<i>Vendredi 26</i>	<i>Samedi 27</i>	<i>Dimanche 28</i>
	<i>En moi 1</i>	<i>En moi 2</i>	<i>En moi 3</i>
Arrivée	<i>R2 Les valeurs... une limite ? (l'éthique)</i>	<i>R4 Limites et éducation/formation</i>	<i>F3 Les enfants de Summerhill (reportage)</i>
	<i>Dia-logue 2</i>	<i>Dia-logue 4</i>	<i>R6 (À préciser)</i>
	<i>F1 Un mur-frontière Nuit et brouillard (documentaires)</i>	<i>Harmonisation 3</i>	<i>Compléments et ouvertures</i>
13h 30 : Introduction <i>R1 Limites... des limites</i>	<i>R3 La mort... une limite ?</i>	<i>R5 Sans limites ?</i>	14h : Départ
<i>Dia-logue 1</i>	<i>Dia-logue 3</i>	<i>Dia-logue 5</i>	
<i>Harmonisation 1</i>	<i>Harmonisation 2</i>	<i>F2 La cité des morts (documentaire)</i>	
<i>No man's land (film)</i>	<i>Libération (A la) (documentaire)</i>	<i>Le chemin de la liberté (film)</i>	

Que suis-je, au juste ?

Le « moi » résulte du comportement détaillé d'un ensemble de cellules nerveuses [et] de leurs interactions
(Francis Crick)

L'échange est permanent : sans échanges, je meurs¹. La vie, en moi, se manifeste par un échange continu de matière, d'énergie ou d'information-intelligence. La pulsion d'échange est donc essentielle (vitale). Quelles peuvent être les origines-sources de cette pulsion ?

1. La « tête », les idées, le **mental**. Le mental comprend, décide, commande, au corps par exemple : émotions, maladies, exploits...
2. Le **corps**, à son tour, agit sur le mental – et le reste - : fatigue, plaie, soif, lumière... agissent sur notre mental.
3. Le « **vital** », les instincts (de survie ou de reproduction) sont des sources d'émotions, de défaillances ou d'exploits.
4. Le **non-perceptible** (ou "psychique"²) irrigue également le mental, le corps et le vital – et en est affecté.

Je ne suis donc ni ce « sentiment du *je* », élaboré par le mental, ni le corps, ni les instincts, ni le psychique – qui ne sont que les sources-origines des impulsions qui me tiennent en vie. Je suis, en fait, les interactions entre ces quatre sources. Ainsi que les interactions entre ces quatre sources *et* le « monde extérieur ». Je ne suis donc, en fait, que des interrelations éphémères et incessantes, plus ou moins cristallisées par le souvenir, entre un mental, un corps, un vital et le non-perceptible. Ces interrelations sont vivantes : elles se succèdent mais ne sont pas exactement identiques, elles sont originales à chaque fois ; elles se répètent peut-être, mais ce n'est jamais à l'identique³, elles sont toujours « neuves » - et donc, elles peuvent changer, instantanément, dès que l'habitude laisse la place à cette authenticité de l'instant.

Suis-je bien conscient de cela ? Et comment l'être ou le rester ?

L'une des conséquences est que je ne suis (et ne serai) jamais ce que je pense être. D'abord, je ne suis pas ce « je » mental, limité – ou ce corps ou ces instincts... Ensuite, cette image-même des relations, pour aussi juste qu'elle puisse paraître, n'est ni complète, ni n'est tout simplement *ce* qu'elle indique : ce qui *est* n'est jamais ce que je pense, ce que je perçois ou ce que je dis qui est⁴.

Cette clarification, même avec ses limites et ses réserves, peut-elle m'être néanmoins utile ? Si oui, comment puis-je la partager, la vivre en moi, avec les autres, avec/dans le monde ?

Jean-Pierre Lepri (L'EA 18)

Voir également :

Ce que je suis (9 min) : <http://www.youtube.com/watch?v=WjYlnerUVCI>

¹ Si, au sens propre comme au sens figuré, j'absorbe du « poison » ou si j'en recrache, ma vie ou celle d'autres sera « empoisonnée ». Je ne peux pas ne pas échanger. Ce qui varie et « fait » la vie, c'est le contenu de cet échange. L'échange, lui, reste la pulsion basique.

² Cf. L'EA n° 8, juillet 2008, education-authentique.org.

³ La deuxième fois est différente de la première, la troisième de la deuxième... et c'est toujours la première fois que c'est la deuxième fois, la troisième fois...

⁴ Une carte n'est pas le territoire : cf. L'EA n° 13, déc 2008, education-authentique.org.

Dia-logue

Dialogue vient du grec *dialogos*. *Logos* signifie : mot, discours, et, par suite, sens de ces mots. *Dia* signifie : à travers – et non *deux*. Le dialogue est donc la recherche du sens à travers, au-delà, des mots, de leur sens – que l'on soit deux, vingt ou tout seul ; ce sens second⁵ est celui qui « coule » parmi et à travers tous les participants au dialogue. Le dialogue n'est donc pas une discussion (même racine que per-cussion, con-cussion) – où les choses sont littéralement « cassées » (même racine), à travers une analyse – ni un débat (racine *battre*) où il s'agit de *battre* son adversaire. Dans un dialogue, on ne cherche ni à convaincre (racine *vaincre*), ni à persuader (racine : *suave* = doux) : si quelque chose est vrai, je n'ai nul besoin qu'on m'en persuade.

Cet authentique dialogue suppose quelques conditions.

Mes opinions sont le résultat de mes pensées du passé : de ce que j'ai vécu, expérimenté, observé, entendu, lu... avec mes profs, ma famille, mes lectures... Et je suis porté à les défendre, à m'identifier à elles. Je suis pris par le contenu de mes pensées et non par le processus de ces pensées. Or je peux aussi penser à comment je pense : par fragmentation ; ma pensée crée les maisons et les trains, mais aussi les valeurs et les « problèmes ». Dès lors, j'ai des opinions différentes des autres. Si j'en reste au plan de ces opinions, je suis au conflit, « aux mains » ou pire. Si je me situe à un niveau *tacite*, je retrouve ce qu'il y a de commun en chacun : le processus même de la pensée – et non *ce* qui est pensé. J'y parviens en allant au-delà des mots, à l'aide, par exemple, du langage du corps ou du psychique ou du vital. Le mental n'est pas le tout de moi.

Comment arriver à dialoguer ?

Comme je viens - comme chacun - avec mon opinion à laquelle je m'identifie et qu'il n'y a aucune rencontre possible à ce niveau-là, je choisis de venir sans pré-jugés – ni bien, ni mal, ni à éviter, ni à imiter... – sur les idées, les réactions (émotions), les miennes ou celles que je forme à partir des autres. Je ne cherche pas à les nier, à les combattre ; je les observe, je les comprends, comme des préjugés (des assomptions) et pour ce qu'elles signifient. Je ne cherche pas à changer l'opinion de qui que ce soit – même si, effectivement, des opinions (les miennes ou celles des autres) peuvent changer pendant ou à l'issue du dialogue. Je cherche juste à être conscient : des difficultés, des incohérences, des conflits... et de leur contraire. Les disputes viennent du fait que ce qui est nécessaire pour moi ne l'est pas pour l'autre. Aussi je ne cherche pas à négocier à ce sujet, mais je me demande si, réellement, c'est absolument nécessaire, si, réellement, il n'y a pas un autre ordre de nécessité. Sinon je reste bloqué.

Je pense (ceci ou cela), mais je suis aussi conscient que je pense (ceci ou cela). Ma pensée vient de mon idée qu'il est nécessaire de penser, de mon idée qu'il y a un problème à résoudre. Je puis être conscient de ce processus : je crée un miroir dans lequel je peux voir les effets de ma pensée.

Le but du dialogue n'est donc pas d'analyser les choses, ou d'avoir raison, ou d'échanger des opinions. C'est plutôt de « suspendre » mes opinions, d'observer les opinions des autres, de les « suspendre » aussi, de voir ce qu'elles signifient et ce que ce sens a de commun avec moi-même et bien que je sois en désaccord avec le *contenu* (superficiel) de l'opinion. Je cherche à partager le sens profond et commun – de ces désaccords/différends.

Le dialogue est une participation, au double sens de « partager » un sens commun, d'une part, et de « prendre part » à ce sens commun, d'autre part – sans que le sens personnel et individuel soit exclu pour autant. Chacun reste libre et n'est pas soumis, comme dans une foule, au sens collectif. Mais ce sens profond, collectif partagé, est le ciment qui tient un groupe social : si ce ciment est de piètre qualité, la construction craque et s'écroule.

Les difficultés :

Il se peut que j'aie « besoin » de m'affirmer, de dominer, ou bien de me soumettre. Je me vois dans – m'identifie à – un « rôle », défini par mon histoire personnelle.

Ou alors, je suis pressé d'arriver à, de partager, mon but, mon point de vue – et je ne suis (*suivre*) plus le sens collectif.

⁵ C'est le sens (pour moi ou les autres) qu'a le sens (des mots). Ricoeur distingue le *sens* (premier) et la *signification* (sens que ce sens premier a pour moi). Dans ce texte, nous appellerons *sens profond* ce sens second que Ricoeur appelle *signification*.

Aussi, bien qu'il n'y ait pas de règles pour le dialogue, il y a quelques principes :

- laisser la place à chacun de s'exprimer
- si je veux que le groupe se range à mon idée, je crée un conflit
- je peux éprouver de la frustration, de la colère, de la peur : mes opinions risquent d'être révélées et bousculées et celles des autres peuvent me faire sentir offensé ; j'ai à aller au-delà de cela.

La *vision* du dialogue est qu'il y a un « niveau de contact » possible dans un groupe. Je suis seul, mais je ne suis pas isolé. Je peux *suspendre* mes impulsions, mes assomptions et je peux les voir en conscience – et ne pas m'identifier à elles (je ne *suis* pas ces opinions) et je n'ai ni à les défendre, ni à les faire partager. La fragmentation – mentale – génère les « dissidences » et souvent, alors que le but est commun (écologie, chrétienté, démocratie...), les fragments se combattent entre eux. Le dialogue n'a pas à voir directement avec la vérité⁶, mais avec le sens profond, commun/collectif et individuel. Je suis sensible au sens profond ou au manque de sens profond – au-delà ou à travers l'écran de ma pensée. Ce qui bloque ma sensibilité au sens profond, c'est de défendre mes valeurs et mes opinions ; les combattre ou les dénier, les miennes ou celles des autres, c'est aussi continuer à les faire exister, c'est les renforcer. Les reconnaître comme telles, c'est leur permettre de se diluer.

David Bohm, *On Dialogue*, Routledge, 2004, 160 p.

(Adapté et condensé de l'anglais par Jean-Pierre Lepri)

Document CREA, réf **BDR***. Texte intégral, réf : **BDT***, 11 p.

Également : « *Qu'est-ce que le dialogue* », vidéo, 8 min, <http://www.youtube.com/watch?v=S6ORENnV4ds>

Réflexions

R1 Limites... des limites

La frontière, une limite ?



Plan détaillé

La frontière est la matérialisation d'une ligne qui sépare le *nous* du *eux*.

Elle est donc liée aux représentations que les humains se font du *nous* et du *eux*.

Elle prend plusieurs formes : cours d'eau, montagne, rivage, murs, barbelés...

Tracée au cordeau ou sinueuse.

Elle évolue avec le temps (par exemple, entre *France* et *Allemagne* ou *Italie* – et la *France*, elle-même ?).

Elle est périssable (entre pays européens, par exemple) ; tout mur est appelé à tomber.

⁶ Même les relativistes qui pensent qu'on ne peut atteindre une seule vérité absolue sont pris à leur propre piège : ils assurent que leur relativisme est la vérité absolue.

Elle est floue, imprécise ; elle a une épaisseur : celle de la crête, de la berge, de la clôture ou du *No man's land*...

Elle est donc parfaitement arbitraire, bien que (momentanément) conventionnelle.

Elle est instrumentalisée pour servir les intérêts de certains au détriment de ceux d'autres.

Elle est, parce que matérialisée, l'illustration parfaite de ce que sont, en fait, **toutes** les limites (morales, légales, religieuses, économiques, scientifiques, techniques, etc.).

Des limites délimitent

*Une fois qu'on a passé les bornes, il n'y a plus de limites*⁷.

D'un enfant qui trépigne de rage, on dira qu'il fait un caprice ou qu'il cherche ses limites⁸. L'éducateur et le psychologue disent que, pour se construire, l'enfant a besoin de limites. Mais de quelles limites s'agit-il ? Où les placer ? Qui les trace ? Et pourquoi un autre que moi devrait-il m'y soumettre ?

La limite contient, c'est alors un **plafond**. C'est la clôture. Celle de la prison, de la classe (scolaire ou sociale), des horaires (de travail, comme de loisir), des coutumes et du *qu'en dira-t-on*, de la dose... C'est la limite à ne pas dépasser. C'est une limite-carcan, une limite limitante (militante ?). « *Il est "limité" et il n'ira pas très loin* ». Cette limite enferme : ça serre.

La limite peut être un **plancher**, un minimum. Pas moins de 2 min pour le brossage des dents, de 30 min de marche quotidienne, de... C'est un objectif à dépasser : ça sert.

La limite **exclut** – tout comme elle inclut. Ce qui est grand et ce qui est petit, chaud et froid, blanc et noir, Français et étranger, moi⁹ et l'autre... Ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui se fait et ce qui ne se fait pas...

La limite – du latin *limes* qui désignait le chemin qui séparait les Romains des barbares¹⁰ – est, de fait, une sorte de ligne¹¹, avec ses caractéristiques.

Elle est **imaginaire**, parce qu'imaginée, image dans ma pensée. La limite n'existe que là où je la pose, là où je la construis.

De ce fait, elle est **fluctuante**. Elle se déplace, dans le temps, dans l'espace, dans les valeurs... Ce qui était interdit est permis et inversement. J'adore ce que j'ai abhorré – ou inversement. L'ami devient l'ennemi – ou inversement. Et comme elle est ainsi instable, « il faut » la matérialiser, voire la bétonner – au propre, comme au figuré.

C'est une ligne (que je suis), un critère, qui est donc **arbitraire** et souvent conventionnel. Là, c'est mon pays, là, c'est le tien. Ceci est Bien, ceci est Mal. Avec ses subdivisions : le moindre mal, le plus mal... À l'infini. Une ligne que je place et que je déplace.

Enfin, c'est toujours une ligne **floue**, avec une épaisseur : no man's land, berges et rivages¹², jeune-adulte, Français-non Français, présent-passé-futur, vie-mort... À y bien regarder, où est très exactement la limite¹³ ?

Image mentale, la limite n'en est pas moins réelle – ne serait-ce que comme image mentale. Je la fais, dès lors, exister, je la matérialise¹⁴, d'une manière ou d'une autre, symboliquement ou plus « lourdement » : pont, barbelé ou mur¹⁵, poreuse ou étanche, couture ou coupure, légal ou illégal, possible ou impossible¹⁶... Et « *des millions*

⁷ Alphonse Allais.

⁸ Mais on ne le dit pas de l'adulte en rage – il est, lui, un rebelle, un terroriste, sauf s'il s'est/sait (se) « limiter »...

⁹ Sur l'identité, voir notre : « L'identité, un papier ? », dans *LEA* n° 26, education-authentique.org.

¹⁰ *Le limes a été mis en place dans un but militaire, mais a eu des conséquences économiques et culturelles* (Yann Le Bohec, « Les marches de l'empire romain », in J-C Romer (dir), *Face aux barbares*, Tallandier, p. 27).

¹¹ Telle, précisément, la ligne *Maginot*... ou toute autre ligne (de mode, du parti, de pensée...).

¹² Ainsi la limite maritime s'étend sur 200 milles marins : mer intérieure, eaux territoriales, zone économique exclusive.

¹³ C'est la périphérie, la marge (de manœuvre, de liberté, de sécurité, de correction, d'erreur), la frange, les confins ou les marches.

¹⁴ *Les Juifs identifiés, classés et numérotés dans les camps de concentration ont été l'objet de quelque chose de plus qu'un exercice mental. L'identification, la définition, la classification est la base de l'organisation physique, spatiale et temporelle des armées, des hôpitaux, des écoles et autres institutions* (John Holloway, *Changer le monde...*, Syllepse, p. 113).

¹⁵ Grande Muraille de Chine, murs de Berlin, Israélien, États-Unien, Marocain ("mur des sables" de 2 500 km au Sahara Occidental)...

¹⁶ Comme Dien Bien Phu ou comme Fukushima notamment : ce qui était impossible s'est révélé ne pas l'être. « *Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait* (Mark Twain).

d'hommes sont morts à cause de ces lignes » (Georges Pérec). Elle existe partout : intra-nationalement, entre communautés, à l'intérieur des communautés, en famille, voire en moi-même...

Pourtant, dans la nature – dont je suis – il n'existe pas de limites. Elle est et je suis dépourvu de limites¹⁷.

Cette absence de limites n'a pas le sens de « tout est permis¹⁸ ». Vivre sans limites, c'est pleinement vivre, c'est-à-dire échanger, en permanence, pour « transmettre¹⁹ » et faciliter la vie. Pour cela, je n'ai nul besoin de limites ou de règles, extérieures ou intérieures, de décalogue ou de référentiels, avec leurs exceptions et leurs justifications de l'injuste...

Lorsque la limite n'existe pas pour moi, je sais, je ressens, *directement* en moi-même, ce qui sert la vie, ce qui la perturbe, voire ce qui la tue.

Jean-Pierre Lepri (L'EA 62)

Voir également :

Autres temps...Autres mœurs (diaporama, 3min45), http://www.youtube.com/watch?v=K_THMDTOpN0



R2 Les valeurs, une limite ?

Comment les valeurs valent-elles ?

Si elle est enfouie sous terre, qu'est-ce qui distingue une pièce d'or d'un caillou ?²⁰

La valeur n'existe pas en soi. Elle est pensée²¹, imaginée par les humains et ne vaut que pour ceux qui la reconnaissent comme telle.

L'observation anthropologique²² montre deux modes de fixation de la valeur – leurs modalités pratiques variant à l'infini, selon les socio-cultures.

L'une part du principe que « tout étranger [est] un ennemi²³ » potentiel. En conséquence, je me dois de savoir si ses intentions envers moi sont bonnes ou mauvaises. Je dois évacuer ce doute – et lui, de même envers moi. Nous allons échanger des signes verbaux et non-verbaux tendant à montrer nos bonnes intentions respectives. Toutefois ces signes ne sauraient suffire. Je vais demander des preuves, des gages, des garanties de la véracité de sa parole. C'est donc la valeur de la personne, son « crédit », qui se joue ici. Est-il « homme de parole » ? Puis-je avoir confiance ? La vérité, ici, n'est pas la vérité des faits, mais celle de l'homme, de son discours, de son engagement – sa dignité, sa rectitude ou son « honneur ». Lorsque mon doute est enfin refoulé²⁴, je reconnais alors l'homme de valeur : celui qui n'est pas victime, celui dont

¹⁷ L'enfant qui est plus proche de cet état de nature le vit bien et, en le vivant, met en cause mes propres limitations enregistrées. Vite le contrôler, le domestiquer... sinon c'est « l'anarchie », la gabegie, le désordre... (lequel ? pour qui ?).

¹⁸ En m'autorisant à ne pas respecter les limites, je les fais implicitement ré-exister (même si c'est pour les violer).

¹⁹ Je ne transmets (véritablement) que le programme, l'œuf initial, le reste est reconstruit à partir de ce programme et en fonction des conditions qui l'entourent – la contingence – pour transmettre, à son tour, ce programme. « *Le but d'un être vivant est de préparer un programme identique pour la génération suivante* » (François Jacob, *La Logique du vivant*, Gallimard, p. 10).

²⁰ Abou Shakour, Poème, Iran, Xe siècle.

²¹ *La pensée pense les jugements de valeur, comme elle pense toute autre chose* (Vladimir Jankélévitch, *Le Paradoxe de la morale*, Seuil, p. 9).

²² Notamment celle de Christian Geffray, *Trésors. Anthropologie analytique de la valeur*, Arcanes (qui a fortement inspiré ce texte).

²³ Malinowski, cité par Geffray, *op. cit.*, p. 61.

²⁴ L'acceptation de la « preuve » ne dépend que de celui qui la reçoit/la perçoit, et non des preuves ou des garanties en elles-mêmes : car qui ou quoi pourra garantir ces garanties ?.

Cette mécanique de la foi vaut surtout dans le cas, le plus général, où la prémisse « l'autre est un ennemi » est à l'œuvre. Si la peur est apprise, elle pourrait donc ne pas l'être ; dans cette hypothèse, la fixation de la valeur de la personne sauterait cette phase (d'auto-tranquillisation).

les paroles ou les actes ne sont pas orienté par une fuite devant la mort. Il est auteur de sa vie²⁵, c'est LE bien, l'idéal dans lequel je peux me reconnaître. Alors peut se fonder le « Nous », une communauté de croyants (à la même chose).

L'autre mode de fixation de la valeur porte sur un objet, une chose. J'ai un objet dont je ne jouis pas, l'autre aussi – cette condition est nécessaire sinon aucun des deux ne se séparerait de son objet. Son objet, je le désire et il désire le mien. Nous entrons dans une transaction sur la valeur d'échange de cet objet. Il s'agit, pour chacun, de faire désirer ce dont il jouit : « tu ne sais pas ce que tu perds à ne pas jouir de mon objet ». Nous recherchons la valeur d'échange de l'objet désiré et celle de contre quoi je le troque – fût-ce de la monnaie, c'est-à-dire, dans le cas du salariat, du temps de renoncement à jouir de moi... Ce ne sont pas la foi ou le crédit de l'autre – ni les miens – qui sont en jeu ici, mais le calcul, l'intérêt. La *parole* n'est plus le fondement d'une alliance entre deux personnes. Le marchand n'est que le *porte-parole* d'un objet et la « négociation » se traduit par un contrat, par un nombre. LES *biens* remplacent LE *bien*, la *valeur* des objets remplace la *valeur* de la personne.

Ces deux registres de « valeurs » coexistent. L'un se situe au-dessus de la mort, sans la nier pour autant ; l'autre registre, en la fuyant et parce qu'il la fuit, s'y soumet en fait. S'il existe une liberté, elle est dans la parole (libre de tout calcul). S'il existe un bien-être, il est dans la confiance – et non dans le lien marchand²⁶. Ce qui différencie le discours et les « valeurs » de ceux que Lacan appelle les « maîtres²⁷ » de ceux des « marchands », c'est que les premiers attestent de leur propre valeur en tant qu'humains et que les seconds présentent un objet au désir d'autrui. Les premiers sont ceux qui enseignent/montrent ce qu'ils *sont*²⁸, les seconds sont les pédagogues qui montrent un objet : *ce* qu'ils savent²⁹.

Jean-Pierre Lepri (L'EA 64)

Maux, rôles... et morale(s)

*La nature n'est ni morale, ni immorale*³⁰

« La » morale – qu'elle soit puritaine, religieuse, laïque ou autre –, est loin d'être universelle et absolue. Ce qui est considéré moral à un endroit ou aujourd'hui est barbare ailleurs ou à une autre époque. Sorte de théorisation/abstraction de ce qui est bien ou mal pour une culture donnée, la morale résulte des mœurs³¹ et ne les détermine pas. En ce sens, elle ne peut présider à une vie, ni l'organiser – puisqu'elle n'en est qu'une résultante. Et les millions de victimes de tortures, d'assassinats, de viols, de crimes, de mensonges... au nom du Bien contre le Mal, au long de millénaires, sont là pour le prouver. Ce qui ne m'empêche pas de juger encore en termes de bien et de mal, de « cool » ou de « dégueulasse », de « génial » ou de « nul »...

La morale prétend traiter de l'instant présent, dans le concret de l'action, dans le contingent, par des préceptes généraux, théoriques, transcendants. Cette dichotomie, voire schizophrénie, entre un monde idéal et le monde tel qu'il est, ouvre la place aux donneurs de leçons, aux censeurs, quand ce ne sont aux

²⁵ Au milieu et dans le cadre de ce que le monde est. Ce n'est ni un surhomme, ni un « mutant »...

²⁶ En attestent les crises de certains « nantis » : « *J'avais une maison, une épouse, des enfants, une voiture, des vacances, etc., et je n'étais pas heureux. En bref, j'avais tout pour être heureux... sauf le bonheur* ».

²⁷ Au sens de ceux qui se connaissent suffisamment pour être « maîtres » d'eux-mêmes. Plus précisément, selon Lacan : *Le signifiant Maître S1 est la parole qui gouverne au sens, ordonne, tranche, nomme, unifie ; autorité et puissance du Nom que rien ne garantit pourtant, sinon la menace de mort et le renoncement à la jouissance de la vie. Le discours du Maître est celui de la reconnaissance, de l'honneur, de la foi, du pacte mais aussi de la Mort. Le Maître engage librement sa parole. La vérité du sujet est en jeu dans ce qu'il dit par rapport à l'autre, sous son regard. La liberté ici est arbitraire, c'est celle de choisir son camp* (Jean Zin, <http://jeanzin.fr/ecorevo/philo/4discour.htm>).

²⁸ *Le véritable maître n'explique, ni n'enseigne : il incarne* (Martin Seligman, *S'épanouir*, p. 11).

²⁹ Ils montrent, en outre, l'inconscience dans laquelle ils sont de leur propre subordination – qu'ils enseignent/montrent donc, à leur insu. Car nul ne peut pas ne pas montrer ce qu'il est, qu'il soit enseignant de profession ou pas.

³⁰ Théodore Monod, *Carnets*.

³¹ Le latin *moris* (mœurs) est la racine de « morale », tout comme *ethos* (mœurs) est la racine grecque de « éthique ».

terroristes³²... Car il est plus facile de condamner et de vilipender que de transformer la vie, voire de simplement la vivre telle qu'elle est. Les « améliorateurs de l'humanité » sont prompts à prescrire, à juger. Mais, souvent, ils n'agissent point, du moins pas en permanence, comme ils prescrivent – qui le pourrait ? Ou, quand ils le font³³, avec quels renoncements dans leur vie ?

Les règles morales définissent un ordre établi, une idéologie sociale. Cet ordre n'est pas nécessairement le mien, d'une part. Et pourquoi, d'autre part, quelqu'un aurait-il le droit de m'en imposer un ? Ce quelqu'un est généralement le souverain, ses affidés, les puissants et les riches. *La morale*, en effet, *permet de mener l'humanité par le bout du nez*³⁴. La morale serait-elle, au fond, un voile présentable, propre à faire supporter l'inacceptable des situations sociales d'exploitation ? Les Tartufe et les Pères-la-pudeur – tout comme les écarts entre ce qui devrait être et ce qui est – sont, depuis des millénaires, le thème inépuisable des spéculations humaines – des tragédies, des comédies, des romans, des contes, des sermons (religieux, politiques, familiaux, humanitaires...), des éditoriaux, des émissions de télévision, des articles de presse, des essais...

L'immoralisme, l'éthique, la déontologie, l'égalité... relèveraient-ils, tout autant, au tréfonds, du même processus cynique : « enfumer » (voiler) la nature des rapports sociaux, par l'occultation, voire la négation, de *ce qui est*, au profit de ce qui devrait être – et ainsi détourner de la (vraie) vie et surtout la dévaloriser.

Si les morales persistent, à travers les âges et les longitudes, si le rappel aux valeurs morales ressurgit périodiquement, c'est qu'ils répondent (mal, sans doute) à une vraie question : « *Comment [me] faut-il vivre ?*³⁵ ». Les morales y répondent en termes de devoirs, d'impératifs, d'interdits³⁶, de prescriptions... imposés par d'autres et depuis ailleurs. Les morales répondent, en fait, plutôt à une autre question : *que « dois-je » faire ?*³⁷ La cohésion sociale a-t-elle réellement et nécessairement besoin de ma soumission à des références extérieures à ma nature humaine ? La question des fins et celle des valeurs – et celle de la valeur de ces valeurs – m'est-elle extérieure ? Est-ce à d'autres d'en décider pour moi ?

Inefficace, voire nuisible, la morale est aussi inutile. Car, « *personne n'a besoin d'un traité pour apprendre qu'il ne doit pas tuer ou voler et qu'il doit restituer le dépôt qu'on lui a confié*³⁸ ».

Jean-Pierre Lepri³⁹ (*L'EA* 60)

R3 La mort, une limite ?

Mort : (d)échéance de fin de moi⁴⁰.

Je suis mortel né de mortels⁴¹

Pas plus que les autres, je n'ai l'expérience⁴² de la mort. Je ne saurais donc en parler ; mais je peux parler des représentations que j'en ai, que d'autres en ont.

³² L'homme « conçoit le méchant, l'ennemi, comme notion fondamentale, à partir de laquelle il invente un « bon », à savoir lui-même » (Nietzsche, *Généalogie de la morale*, Le Monde-Flammarion, 2010, p. 60). Ou comme le disait plus simplement Pierre Desproges : *L'ennemi est bête : il croit que c'est nous l'ennemi alors que c'est lui !*

³³ Ils ont souvent simplement remplacé des principes moraux par d'autres (sages, moines et moniales, pharisiens et autres fondamentalistes, bouddhistes, ermites, ascètes...).

³⁴ Nietzsche, *L'antéchrist*.

³⁵ Platon, *Gorgias*, 492d.

³⁶ Le plus souvent, les préceptes moraux sont des interdits, tels le *Décatalogue* ou les « règlements » scolaires ou autres...

³⁷ « *La première question n'est pas "que dois-je faire ?", mais : "Comment voudrais-je mener ma vie ?"* » (Paul Ricœur, *Le Juste*, p. 17).

³⁸ Éric Weil, *Philosophie morale*, Vrin, 1992 (1960).

³⁹ Ces réflexions sont inspirées pour la plupart d'Éric Blondel, *La Morale*, GF-Flammarion, 1999.

⁴⁰ Auteur anonyme. L'ajout du (d) est de Jean-Pierre Lepri.

« *La mort est l'occasion de n'être plus le moi. Heureux [le vivant] qui en tire parti* » (Schopenhauer).

⁴¹ Pierre Legendre, in *De la limite*, éd Parenthèses, 2006, p. 197.

⁴² « *Tant que nous existons, la mort n'est pas là, et quand la mort est là, nous n'y sommes plus* » (Épicure).

Une première observation est qu'il est des socio-cultures où la mort est joyeuse. Et chez nous aussi, la mort a longtemps été « familière ». Les moralistes devaient la rendre hideuse pour faire peur. Ce n'est qu'à partir de la fin du Moyen Âge qu'elle devient effrayante et obsédante⁴³. De nos jours, elle est devenue tabou : même le mourant ne doit pas savoir qu'il va mourir⁴⁴. La mort a « remplacé le sexe comme interdit. Les enfants sont maintenant initiés à la physiologie de l'amour mais ignorants d'où est passé le grand-père⁴⁵ ». Nommer la mort provoque une vive émotion.

La socio-culture qui a généré cette angoisse de la mort propose alors deux types de « pensements/pansements » : la distraction et la vie « éternelle ».

La distraction est la « fuite » devant ma mort. Je m'étourdis pour oublier que je vais mourir : des drogues à la frénésie des « courses » de toutes sortes, des spectacles à profusion à l'évitement de tout ce qui touche à la mort, de l'exaltation des sens et du plaisir immédiat à l'organisation et à l'encadrement « serrés » de ma « sécurité »...

L'autre parade consiste à (faire) croire que je ne meurs pas – ou pas complètement. Les mythologies, métaphysiques⁴⁶, philosophies⁴⁷, religions⁴⁸, sciences⁴⁹, arts⁵⁰... laissent entendre que quelque chose de moi survit après ma mort, dans une autre vie⁵¹.

La mort est souvent pensée comme limite. Mais si la limite est une ligne qui distingue et sépare deux « choses » différentes, la mort comme limite séparerait la vie de... quoi ? La penser comme une limite institue un « au-delà » que je peux alors « meubler » de mille façons – ce qui ensuite va orienter mon en-deçà. Par exemple, je vais chercher à accumuler des mérites – pour éviter un enfer ultérieur ou pour vivre confortablement « après ».

Je peux encore voir la mort comme ressource : sa venue annoncée donne valeur à ma vie. Comme le dit l'humoriste⁵², je préfère alors « le vin d'ici à l'eau de là ». Parce qu'elle est courte, j'en deviens un passionné, « avec un amour irraisonné, viscéral, pour les *temporalia* (choses, hommes, chevaux et chiens)⁵³ ».

Je peux aussi viser l'Immortalité – en laissant une « trace » (enfant, monument, œuvre, guerre...). Curieux paradoxe que le fait de tuer des milliers de personnes me rende « impérissable » dans la mémoire des humains⁵⁴.

Mais, plus simplement, pourquoi séparer la mort de la vie ? Après tout, l'opposé de la mort, ce n'est pas la vie, c'est la naissance. Et je dois d'être en vie à des morts. Tout ce qui naît périt. Donner la vie, c'est aussi donner la mort. Je me nourris de mort – physiologiquement et culturellement⁵⁵. Tout être vivant est, à chaque instant, en train de mourir⁵⁶. La mort porte la vie. La vie *est* mort⁵⁷.

Pour autant et précisément parce que vie et mort ne font qu'un, je suis *aussi* autre chose que seulement un être-pour-la-mort, qu'un simple mortel⁵⁸.

Avec la mort dans la vie, **vivre**. Et parce qu'il y a une vie avant la mort, **continuer**...

Jean-Pierre Lepri (*L'EA* 65)

Même la NDE (*Near Death Experience*) n'est jamais racontée que par des vivants, « illuminés » ou pas – et non par des morts. En outre, on sait qu'elle peut être provoquée artificiellement (sans imminence de la mort).

⁴³ Notamment sous l'effet de l'Église qui instaure une « religion de la mort », comme l'a appelée Jean Delumeau.

⁴⁴ Même le médecin de famille ne voit plus mourir : son « patient » meurt à l'hôpital.

⁴⁵ Philippe Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*, Le Seuil, 1975, coll « Points » H31, p. 174.

⁴⁶ Par définition et par étymologie (*méta*-physique), la métaphysique spéculait sur ce qu'il y a au-delà du monde physique.

⁴⁷ « De Platon à Spinoza, les philosophes de la tradition occidentale ont affirmé que l'homme lorsqu'il pense se sent éternel », Françoise Dastur, *Comment vivre avec la mort ?*, Pleins feux, p. 5.

⁴⁸ La plupart des religions proposent une autre « vie » après ma mort – et certaines une vie avant ma vie.

⁴⁹ La science (« médicale » notamment) promet de prolonger la vie, voire de la rendre éternelle (cf. le transhumanisme)...

⁵⁰ Peintres, sculpteur, poètes, tragédiens... témoignent de l'expérience de moments d'éternité.

⁵¹ Même le néant est encore quelque « chose »... Et le néant peut être vécu comme source d'angoisse.

⁵² Francis Blanche (1919-1974), *Pensées*.

⁵³ Depuis la fin du Moyen Âge (Philippe Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*, Le Seuil, 1975, coll « Points », p. 30).

⁵⁴ *Je tue un homme, je suis un assassin. J'en tue une dizaine, je suis un héros. J'en tue des milliers, je suis un empereur...*

⁵⁵ « Tout vivant tue et mange du vivant » (Edgar Morin, *Éthique*, Seuil, p.213). L'environnement, parce que la vie en dépend, est porteur de mort. D'autre part, le discours, les paysages, les techniques, les coutumes, la langue... des Ancêtres précèdent le sujet qui se construit par eux : je nais dans et d'une culture de morts. « *Les morts gouvernent les vivants* » (Auguste Comte).

⁵⁶ « Dès l'embryogenèse, certaines cellules doivent impérativement disparaître afin que l'individu naisse conforme à son espèce » (Ruth Scheps, *La Fabrication de la mort*, Les Empêcheurs de penser en rond, p. 10).

⁵⁷ « *Le vivant n'est qu'un genre du mort, et un genre très rare* » (Nietzsche, *Le Gai savoir*, 3^e livre, § 109).

⁵⁸ Alain Badiou, *L'Éthique. Essai sur la conscience du mal*, Nous, p. 32.

R4 Limites... et éducation

Plan détaillé

La relation d'éducation est liée aux limites, au moins par quatre aspects :

1. L'éducation recourt explicitement ou de manière plus cachée aux limites : Temps, espace, pensée... contraints ; « normes » du bien et du mal, du correct et de l'erreur ; « modèle » de LA bonne réponse, LA bonne solution... ; conformation... L'éducation est une sorte de modelage, une sorte de mise aux normes (de ce qui est valorisé certes, là n'est pas la question).
2. L'éducateur enseigne/montre, à chaque instant et malgré lui, *ce* qu'il est – donc ses propres limites (héritées, reproduites, ou construites par lui-même) et comment il les vit (résignation, rébellion, fuite...).
3. La relation éducateur-éduqué est, en elle-même, un modèle. C'est une structure qui assigne un statut (délimité) pour chacun des deux bouts de la relation (du type dominant-soumis) et qui modèle la relation elle-même.
4. L'instrumentalisation, l'utilisation, de l'éducation par le groupe des dominants – et à son bénéfice – enferme les partenaires dans des rôles délimités, ainsi que le rôle de l'éducation elle-même. Ex : « Tolérance zéro », centres éducatifs fermés « ouverts »... et tous les dispositifs de ré-insertion, de redressement, de correction, d'encadrement...

R5 Sans limites ?

Plan détaillé

Il existe plusieurs manières de « vivre sans limites ».

1. Par l'illusion : télétransportation, télépathie, magie, vivre sans nourriture, eau, argent, relation... Protégé des dangers, des maladies, de la mort, etc., par un talisman.
2. Par la puissance (financière, militaire, économique) : créer les lois pour les autres (qui s'imposent par la force « légitimée ») ; se placer au-dessus des lois, des limites ; avoir les moyens de les contourner ou d'atténuer les effets contraignants...
3. Par la négation : de la peur, de la mort, de telle ou telle limite... « Croyances ».
4. Par la contre-dépendance : cela m'est interdit, donc je le fais. Tout est permis.
5. En se passant de (en dissolvant) ce concept encombrant – par ailleurs inopérant : fluctuant, imprécis, daté (éphémère)...

Ou alors comparer sans, pour autant, évaluer (sans attribuer de valeur) :

Compas-raison et con-pas raison

– *Je croyais ton bateau plus grand qu'il est.*

L'autre répond, l'air étonné :

– *Non, mon bateau n'est pas plus grand qu'il est*⁵⁹.

⁵⁹ "I thought your boat was longer than it is". The other guy raises an eyebrow and replies: "No, my boat is no longer than it is" (Bertrand Russell). La longueur du bateau est comparée, par le premier interlocuteur, à l'idée qu'il s'en faisait, et, par le second, à sa longueur effective.

Que je me compare à un génie et je me sens minable. Que je me compare à un minable et je me sens un génie. Que le minable ou le génie existent, en eux-mêmes, n'a pas de sens ici. Ils ne sont que des étalons par rapport auxquels je construis ma valeur. Comme il m'est simple alors de réussir mon malheur – ou mon bonheur. Je trouverai toujours « mieux » que moi ou « pire » que moi. Cela ne dépend que de moi. Quel repos aussi ! Puisque j'ai le choix et que je suis le seul à en décider.

Comparer, comme son étymologie (*cum-pare*) l'indique, c'est « mettre en paire », appairer, mettre en regard des objets, des personnes, des idées... pour distinguer des similitudes ou des différences. Dans le cas ci-dessus, je compare ce que je suis/ce qui est, avec ce que je devrais être/ce qui devrait être. Et l'éducateur, notamment, ne s'en prive pas : il compare ce qu'est son éduqué avec le modèle qu'il souhaite pour cet éduqué. C'est même son travail : conduire l'éduqué vers le modèle attendu, mesurer (voire chiffrer) et réduire l'écart entre ce qu'est l'éduqué et le modèle. J'apprends ainsi, par l'éducation, à être comparé, à me comparer... À faire mon malheur ou mon bonheur, mais surtout à les faire dépendre d'une référence et d'une instance extérieures à moi-même. Que j'en aie conscience ou pas, ainsi comparé, je suis alors paré des atours du minable ou du génie.

*Mais comparaison n'est pas raison*⁶⁰ – con : pas raison. Pourquoi être jaugé par rapport à ce modèle plutôt qu'à celui-ci ? Qui choisit le modèle duquel va dépendre ma valeur, mon état, mon humeur, mon bien être ? Que ce soit lui, elle ou moi-même... certes cela change⁶¹. Il y a ainsi des pédagogies fondées sur la valorisation⁶², d'autres sur la minoration, d'autres « mixtes ». Mais la structure profonde reste la même : comparer pour attribuer une valeur.

Pourtant la comparaison, en soi, peut être utile. Le mesurage n'est rien d'autre que la comparaison, mais avec un étalon mathématique – compas-raison : mètre, kilogramme, heure... Mais hors de ces unités de mesure, je peux encore voir que David est plus grand (en taille) que Mamadou ; qu'il a la peau de couleur plus claire ; qu'il est juif et que l'autre est musulman ; qu'il ... Je peux même comparer l'incomparable⁶³ – une clé à molette et la liberté, par exemple. Pourquoi nierais-je les différences ? Surtout quand je sais qu'il n'y a pas deux ressemblances pareilles (Plaute). Voir des différences et des similitudes n'emporte pas de les traduire ou de les recevoir nécessairement en jugements, en valeurs... Il a ceci, je ne l'ai pas ; il sait faire ceci, je ne sais pas le faire ; il réussit mieux que moi ceci ... ou inversement. Pourquoi devrais-je donner une valeur à ces différences elles-mêmes ? Voire, pourquoi les extrapoler à la personne porteuse de ces différences ? Pourquoi m'en rendre jaloux ou fier⁶⁴ ? Comparer, pourquoi pas ? Mais sans « valeur ajoutée ».

Enfin, même si je leur donnais une valeur, pourquoi m'y attacher – au point de me rendre malheureux – ou heureux ? Certes il-elle est « mieux » ou « plus fort », « plus compétent »... que moi : et alors ? Cela m'empêche-t-il d'être celui-celle que je suis ? Cela modifie-t-il ce que je suis ? *Je suis ce que je suis*⁶⁵. Puis-je vraiment l'être, en autonomie et en confiance ? Cela devient plus facile, certes, hors du schéma éducateur-éduqué – à quelque bout que je m'y trouve. Mais qui m'oblige à y rester, si ce n'est moi ?

« Il est [pourtant] sans comparaison plus facile de faire ce qu'on est, que d'imiter ce qu'on n'est pas⁶⁶ ».

Jean-Pierre Lepri (*L'EA* 63)

⁶⁰ Raymond Queneau, *Le vol d'Icare*.

⁶¹ Et, comme dans tout « changement », la structure même de l'opération de comparer reste la même.

⁶² C'est le cas notamment du courant de la psychologie positive.

⁶³ C'est même une source possible d'inspiration, de création : source d'inattendu, de « fraîcheur ».

⁶⁴ Le « besoin » de reconnaissance n'existe que lorsque « manquent » la confiance en moi, en mon autonomie – le plus souvent, précisément, sous l'effet des éducations reçues.

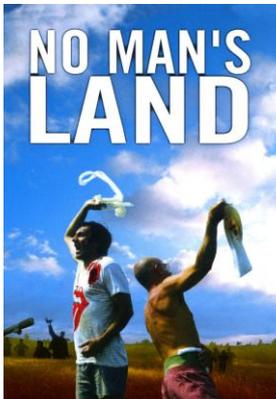
⁶⁵ Jacques Prévert, *Paroles*.

⁶⁶ Louis XIV, *Mémoires*.

Films

No man's land

(Cannes, Césars, Oscars...⁶⁷)



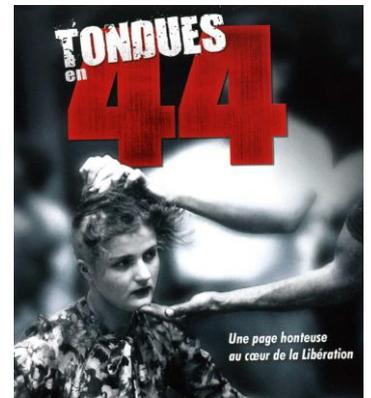
Durant la guerre de Bosnie, en 1993, Tchiki et Nino, deux soldats ennemis, l'un bosniaque et l'autre serbe, échouent dans un no man's land d'où ils ne peuvent sortir, étant sous le feu des deux camps. Les deux hommes essaient de trouver une solution à leur problème, en utilisant les Casques Bleus français de la FORPRONU, bien que ces derniers n'aient pas l'aval de leurs supérieurs. Les médias s'en mêlent, transformant un simple fait divers en un show médiatique international.

La situation est absurde et inextricable notamment à cause des limites, de toutes sortes, qui y « fourmillent » (à identifier donc, lors du visionnage), innombrables, voire peu ou im-perceptibles, à différents niveaux (notamment quelle est ma limite face aux limites ?). Une « belle » illustration des conséquences possibles des limites.

Tondues en 44

(Documentaire, images d'archives et témoignages)

Les femmes tondues à la Libération sont accusées par la foule de « collaboration horizontale » (relation sexuelle avec l'occupant), un fait qui n'est pas incriminé dans le code pénal et qui n'a pas à être prouvé ! La tonte peut servir d'exutoire pour une population frustrée durant quatre ans, mais elle est plus une cérémonie symbolique de reconquête (contrôle) du corps des femmes et du territoire (urbain ou rural) via le cortège qui promène la tondeuse dans les rues et les chemins. De vraies collaboratrices y côtoient celles qui ne l'étaient pas : les femmes amoureuses, celles qui n'ont fait que leur métier (prostituées), puis enfin celles qui furent livrées à elles-mêmes durant le conflit et qui, pour pouvoir survivre, ont dû se mettre au service de l'occupant, le plus souvent comme lingère ou femme de ménage.

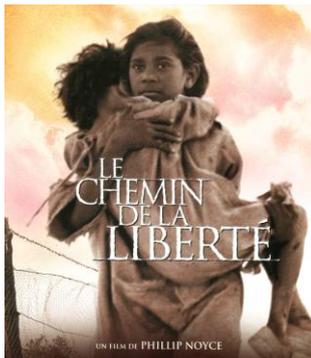


L'une des premières réactions serait d'y voir une illustration de ce à quoi conduit l'absence de limites... (et donc de fonder leur nécessité). Alors qu'à l'inverse, on peut se demander si ce ne sont pas précisément les limites (de plusieurs natures et niveaux) qui conduisent à de tels déchaînements (« dés-enchaînements »).

⁶⁷ Nombreuses récompenses : Oscar (Meilleur film étranger), César (Meilleure première œuvre de fiction), Cannes (Prix du scénario),...

Le chemin de la liberté (Rabbit-Proof Fence)

(128 min)



Dans les années 1930, le protecteur en chef des Aborigènes, Mr Neville, décide d'envoyer Molly, jeune fille de 14 ans de mère aborigène et de père blanc, dans un camp d'éducation pour jeunes Aborigènes, ainsi que sa petite sœur de 8 ans, Daisy, et leur cousine Gracie, 10 ans. Elles devront y être formées à devenir des ménagères, au service de riches familles blanches, et destinées à être plus tard mariées à des blancs. L'objectif de cette politique est de faire disparaître à terme toute trace de métissage avec des Aborigènes.

Enlevées de force à leur famille, les trois enfants décident sur l'impulsion de l'aînée de s'enfuir. C'est le début d'une fuite de près de 2400 kilomètres à travers le bush australien. Ce récit est tiré d'une histoire vraie.

Ici aussi, les limites de tous ordres (moral, religieux, politique, économique, philosophique...) « fourmillent », matérialisées ou seulement mentalisées – ainsi que les manières (fluctuantes, elles aussi) de se comporter par rapport à elles.

L'occasion aussi de repenser à nos propres « bagnes d'enfants⁶⁸ » ? (supprimés en 1945, à la suite notamment de la révolte de 1934 à la colonie de Belle Île en Mer – révolte qui inspira le terrible poème de Jacques Prévert, *La chasse à l'enfant*⁶⁹).

Les enfants de Summerhill

(60 min)

Summerhill est une école pour enfants de cinq à quinze ans dits « difficiles », fondée en 1921, en Angleterre, par le psychanalyste A.S. Neill. L'emploi du temps ne vaut que pour les professeurs. Les élèves sont libres de suivre les cours ou de jouer ou de ne rien faire...

D'anciens élèves racontent leur parcours, ce qu'a représenté Summerhill dans leur existence et ce qu'ils sont devenus dans le monde d'aujourd'hui. Documentaire illustré d'images d'archives.

Une occasion de mieux connaître les idées et l'œuvre d'Alexander Neill, de réfléchir à ce que peut être une auto-éducation (un apprendre) sans limites – et de prolonger la réflexion sur la dimension sociale et socialisante de ces « maisons » pour enfants.

Lire également des extraits (8 p.) de Alexander Neill, *Libres enfants de Summerhill*, réf NLL : <http://www.education-authentique.org/index.php?page=les-documents-complementaires>

⁶⁸ Voir, par exemple, la chronique du livre de Paul Dartiguenave :

http://archives-lepost.huffingtonpost.fr/article/2009/09/15/1697787_dans-l-enfer-des-bagnes-d-enfants.html

⁶⁹ Extraits : *Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan ! // C'est la meute des honnêtes gens // Qui fait la chasse à l'enfant Il avait dit « J'en ai assez de la maison de redressement » // Et les gardiens à coup de clefs lui avaient brisé les dents Et puis ils l'avaient laissé étendu sur le ciment*

Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan ! // Maintenant il s'est sauvé // Et comme une bête traquée // Il galope dans la nuit

Et tous galopent après lui // Les gendarmes, les touristes, les rentiers, les artistes

Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan ! // C'est la meute des honnêtes gens // Qui fait la chasse à l'enfant

Pour chasser l'enfant, pas besoin de permis // Tous les braves gens s'y sont mis